

## Heaven Can Wait

*Le ciel peut attendre*, États-Unis, 1943, 112 minutes

Patrice Doré

---

Number 240, November–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47865ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

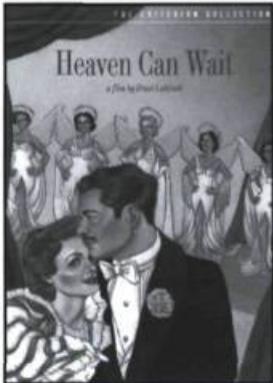
[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Doré, P. (2005). Review of [Heaven Can Wait / *Le ciel peut attendre*, États-Unis, 1943, 112 minutes]. *Séquences*, (240), 35–35.

## HEAVEN CAN WAIT



**FILM** > Après une existence passée à sauter des clôtures, un play-boy du 19<sup>e</sup> siècle se présente aux portes de l'enfer, convaincu d'avoir compromis sa place au ciel. Lucifer, ne voyant pas son nom au programme, écouterait son histoire. Sophistication, ironie et audace : voilà à tout le moins trois attributs identifiables de la fameuse *Lubitsch touch*, appellation associée depuis plus de 80 ans au style impénétrable de Ernst Lubitsch

(*The Shop Around the Corner*). Mais en quoi diable consistait cette inviolabilité ? En l'absence de passe-partout, nous nous contenterons de forcer des verrous. Hasardons cette délicieuse désinvolture avec laquelle le cinéaste laisse sans arbitrage dans l'arène bonheur et nostalgie, émancipation et retenue, fiel et baume. De la même façon, relevons une insolente aptitude à être en avance d'un train sur tout le monde, à saisir tout des mécanismes du rire, des raccourcis dans la tête et des zèles de l'amour. Fluidité de l'interférence, bonté des salauds, l'oxymore sera de tous les bals. Creuset testamentaire de cette imposante touche, *Heaven Can Wait* n'en est pas moins d'une légèreté de pollen. Peut-on crier au génie ? Non. Hurlons,

**DVD** > Accordons une minute de silence au sublime Technicolor vitaminé. Avec un spectre de couleurs à faire rougir un cardinal, la copie parvient presque à en réverbérer de nouvelles. Aucune cohue toutefois du côté des suppléments. Mais puisque l'édition a pensé au scénariste Samson Raphaelson pour les garnir, la pilule passe très bien. Synergie créative exemplaire, sa collaboration avec Lubitsch donna naissance à huit œuvres du meilleur cru. Réalisé par la PBS en 1982, *A Portrait of Samson Raphaelson* s'applique à en cerner avant tout les méthodes d'inspiration, puis l'invitera à évoquer cette relation privilégiée et ses premières armes. D'ailleurs, il reniera l'adaptation de sa pièce *The Jazz Singer* qui deviendra en 1927 le tout premier film parlant. Dans le document audio *Raphaelson at MOMA*, l'auteur se soumettra avec humour à un interrogatoire devant l'auditoire du Museum of Modern Art. Les critiques Andrew Sarris et Molly Haskell gazouilleront ensuite pendant une vingtaine de minutes les louanges de l'œuvre.

**CHAPITRE MÉMORABLE** > Dans le pire des cas, la scène de flirt figurant au chapitre 6, *The Strables*, ravira neuf personnes sur dix. Car non seulement dans celui échéant faudrait-il rester de glace devant l'éclat de Gene Tierney, belle comme une église victorienne un soir de réveillon, et de marbre devant le magnétisme impudent de Don Ameche, nous devrions également rester insensibles au tir de barrage dévastateur de ses dialogues raffinés.

Patrice Doré

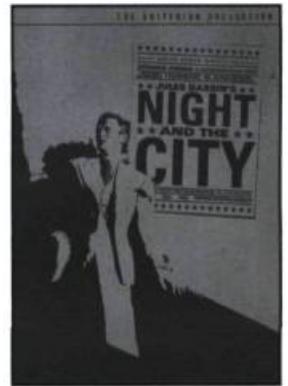
■ **LE CIEL PEUT ATTENDRE** — États-Unis 1943, 112 minutes — Réal. : Ernst Lubitsch — Scén. : Samson Raphaelson d'après — Int. : Don Ameche, Gene Tierney, Charles Coburn, Marjorie Main, Laird Cregar., Spring Byington, Allyn Joslyn — Dist. : Criterion.

FILM ★★★★★ DVD ★★★

## NIGHT AND THE CITY

**FILM** > Victime du maccarthysme à la fin des années 40, le cinéaste américain Jules Dassin est contraint de s'exiler à Londres en catastrophe. Bol d'air profitable puisqu'il y tournera son chef-d'œuvre et l'un des sommets du film noir : *Night and the City*, ou les déboires d'un escroc à la petite semaine dans le milieu interlope des combats de catch. Tourné avec des madriers dans les roues (Dassin doit parfois régler des scènes au téléphone), *Night and the City* appelle au miracle; de la cave au grenier, chacune de ses composantes accomplit plus que le nécessaire et témoigne que les moutons ont été bien gardés. Que ce soit en effet la réalisation précise et acharnée de Dassin, la photographie charbonneuse de Max Greene, la trame sonore hyperactive de Franz Waxman ou l'interprétation non regardante du casting entier — Richard Widmark dans son meilleur rôle —, elles s'engouffreront toutes au final dans la spirale d'une fuite désespérée : celle d'un homme pourchassé par sa cupidité.

**DVD** > Au romancier Gerald Kersh, qui l'accusait d'avoir trahi son livre, Dassin ne répondra qu'une chose : « Tout à fait juste, je n'ai pas eu le temps de le lire. » Voilà qui illustre à merveille la situation d'urgence avec laquelle le cinéaste devait composer. Sur l'instance de son producteur Darryl F. Zanuck, Dassin dut d'autre part joindre au casting l'actrice Gene Tierney qui sortait à ce moment d'une dépression. Les procédés utilisés en tournage, l'accueil glacial de la presse anglaise (on lui reproche un Londres falsifié), les prises de bec pour faire approuver dans la distribution l'ancien lutteur Stanislaus Zbyszko (la production lui fait croire son décès et exige un acteur établi), seront autant d'éléments sur lesquels Dassin se penchera dans une interview enregistrée cette année. Flash-back, 1972 : le réalisateur analyse pour la télévision française le *star-system* et sa pénible expérience de délation. Exemples à l'appui, nous serons en mesure de constater, dans un autre document, l'incroyable différence existant entre le montage américain et le britannique (plus long), pour lesquels deux trames sonores distinctes furent composées. À la trame timide de l'Anglais Benjamin Frankel, Dassin préfère de loin l'américaine, proposée sur la présente édition.



**CHAPITRE MÉMORABLE** > La noble et vieille école de lutte gréco-romaine et la contemporaine plus spectaculaire — qui ne jure que par le sérum et les tickets monnayés —, se livreront dans l'éprouvant chapitre 16, *The Wrestling Match*, un duel à deux Goliath : *Gregorious The Great* et *The Strangler*. Plans serrés, lumière chirurgicale et musique baïllonnée s'affronteront violemment en parallèle pour une implacable leçon d'habileté technique. Ⓢ

Patrice Doré

■ **LES FORBANS DE LA NUIT** — États-Unis 1950, 95 minutes — Réal. : Jules Dassin — Scén. : Joe Eisinger, d'après le roman de Gerald Kersh — Int. : ike Mazurki — Dist. : Criterion.

FILM ★★★★★ DVD ★★★